

ALEX BERG

# La marionnette

roman traduit de l'allemand  
par Patrick Démerin

*ACTES SUD*



Les soldats de la Bundeswehr sont de plus en plus nombreux à revenir de leur période d'engagement en Afghanistan affectés de lourds traumatismes. Ceci est lié à l'intensification des combats dans la zone attribuée au contingent allemand, la région du Kunduz. Les accrochages et les tirs de mortiers, la sensation permanente du danger, le côtoiement des charniers et des camarades tués au combat laissent des séquelles insoupçonnées. La Bundeswehr n'est pas assez équipée pour soigner les soldats traumatisés. Par exemple, il y a un seul psychiatre à disposition des quelque cinq mille soldats allemands en Afghanistan.

Un jour, ils rentrent chez eux.

Et sans qu'ils soient jamais passés par un camp d'entraînement terroriste, le seul trauma de ces hommes et de ces femmes les transforme en bombes à retardement. Ils sont parmi nous. Incognito. Formés à tuer. Nous pouvons les croiser n'importe où. À n'importe quel moment. Et nous ne savons pas ce qui peut se passer.



*J'avais presque l'impression qu'ils avaient vraiment peur de rentrer à la maison. Peur de savoir si on les comprendrait, s'ils pourraient se réinsérer. Loin de la saleté, de la poussière, de la chaleur écrasante, des blocs toilettes mobiles, du sang, de l'artillerie, de l'adrénaline. Comme s'ils avaient peur de ne plus avoir besoin d'avoir peur. Une nouvelle peur, qu'ils n'avaient encore jamais ressentie. Une peur qu'on ne pouvait pas avoir, qu'on n'avait pas le droit d'avoir, et comme on n'avait pas le droit de l'avoir, eh bien on ne l'avait pas. Un soldat, ça n'a pas peur. Alors est-ce que ça a le droit de ne pas avoir peur, de ne plus avoir peur, si par nature ça n'a jamais eu peur? Qui voulez-vous qui comprenne ça, en Allemagne, où on est bien au chaud dans son appartement, où on travaille dans des bureaux climatisés, où on peut acheter tout ce qu'on veut, manger tout ce qu'on veut, où on peut traverser une pelouse tranquillement, sans crainte de sauter sur une mine... Qui voulez-vous qui comprenne ça...?*

HEIKE GROOS,

*Ein schöner Tag zum Sterben\**. (Le médecin-major Heike Groos a effectué plusieurs séjours en Afghanistan pour la Bundeswehr, sur deux années au total, entre 2001 et 2007.)

\* “Belle journée pour mourir.” (Toutes les notes sont du traducteur.)



# I

## *Région du Kunduz, Afghanistan, 13 mai*

Le matin s'annonça par une clarté, une luminescence, qui émergea de derrière les sommets enneigés de l'Hindou-Kouch. L'instant d'après, déjà, le soleil passait la ligne de crête et baignait le pays tout entier dans une lumière dorée. Il n'y avait pas d'aube en Afghanistan, pas de lent réveil du monde. Le jour était là en un instant, chassant le froid glacial et les ombres nocturnes. Katja Rittmer contemplait le spectacle depuis sa place au volant du véhicule blindé d'intervention, tandis qu'elle suivait la colonne qui avançait dans le paysage aride du Nord de l'Afghanistan. Elle ouvrit un nouveau paquet de cigarettes, tout en regardant le soleil monter au plus haut. Une clarté brûlante, intense, se répandait, dessinant les formes avec netteté et refoulant les ombres du défilé vers lequel ils se dirigeaient. Des repères apparaissaient. Katja reconnut le pont et, à côté, le vieil arbre. Elle donna une petite poussette du coude à son voisin, qui somnolait sur le siège avant à côté d'elle. "Et une étape de faite, une", dit-elle, avant de glisser une cigarette entre ses lèvres. Elle n'eut pas le temps de l'allumer.

Avec un vacarme assourdissant, la route s'ouvrit dans un geyser de poussière et de pierres. Des blocs rocheux volaient en éclats comme de vulgaires cailloux, et avec eux le véhicule qui les précédait. Katja appuya de toutes ses forces sur la pédale de frein et donna un violent coup de volant qui fit sortir la voiture de la piste en brinquebalant. "Saute!" cria-t-elle à son voisin, avant d'ouvrir elle-même sa portière à la volée. Elle se

reçut lourdement sur le sable, des pierres acérées trouèrent l'étoffe de son uniforme, traversant le gilet pare-balles. Le métal grinça et les vitres éclatèrent quand la voiture partit en tonneaux quelques mètres plus loin. Une nouvelle explosion se produisit tout près. Katja se jeta de côté et mit ses mains au-dessus de sa tête pour se protéger. Une pluie de pierres s'abattit sur elle. Elle devait se trouver un abri. Elle rampa à quatre pattes derrière un promontoire rocheux et se pressa contre la pierre sèche. Elle respirait pesamment. De nouvelles détonations retentirent. Une épaisse poussière ocre lui obstruait la vue, elle entendait des cris, le crépitement des armes à feu, elle attrapa son arme et épaula, lorsqu'une silhouette sortit de la poussière et arriva jusqu'à elle en titubant. Ce n'est qu'au dernier moment qu'elle reconnut le soldat qui l'accompagnait. Il avait perdu son casque et une peur mortelle emplissait ses yeux. Elle jaillit de sa cachette et le plaqua au sol. "Putain, cria-t-elle, tu pouvais pas faire attention?" Un tremblement parcourut le corps du soldat, du sang chaud se répandit sur les doigts de Katja, se mélangeant à la poussière. Il était mort.

L'attaque prit fin aussi soudainement qu'elle avait commencé. Katja quitta son couvert avec d'infinies précautions. Rien ne bougeait. *Hit and run*, frapper-courir, c'était la tactique des insurgés, cette armée de guérilla dont les soldats se cachaient n'importe où. Dans chacun de ces foutus bleds misérables, où ils se mêlaient à la population sans être reconnus, toujours prêts pour la prochaine opération. Les doigts de Katja se refermèrent plus fort encore sur la crosse de son fusil-mitrailleur. La poussière s'était dissipée, elle découvrait, hagarde, les épaves des véhicules en flammes. Des cadavres éparpillés sous le soleil cuisant. Rien ne bougeait, on entendait seulement le crépitement des flammes et le bourdonnement des mouches qui se posaient sur les corps inertes. Katja s'assura que le terrain était complètement dégagé, puis, en se baissant, elle se glissa à découvert sur la route jusqu'à l'endroit où se trouvaient les autres véhicules. Elle devait envoyer un appel de



détresse. L'explosion avait creusé un énorme cratère au milieu de la chaussée. Débris et cailloux recouvraient les véhicules. Elle ouvrit difficilement une portière. Le *laptop* du tableau de bord fonctionnait encore. La sueur coulait sur son front et lui brûlait les yeux tandis qu'elle tapait le code dans l'ordinateur portable. Ce code qu'ils redoutaient tous. Elle releva ses lunettes de soleil sur son front et s'essuya le visage, regarda en plissant les yeux la route détruite. Est-ce qu'ils demanderaient aux hélicoptères américains de venir la chercher, ou est-ce qu'ils viendraient par la route? Dans ce cas, ça pourrait durer des heures. Elle ignorait qu'au même instant, à moins de soixante kilomètres de là, les soldats d'une autre unité étaient tombés eux aussi dans un guet-apens et livraient un combat désespéré à leurs assaillants. Pour des raisons inexplicables, son appel à l'aide avait été attribué à cette autre unité. Katja jeta un dernier coup d'œil à la route. Il fallait qu'elle sorte de ce véhicule. Qu'elle trouve des survivants. Il n'était pas possible qu'elle soit la seule, elle n'avait pas le droit.

Elle n'entendit les gémissements que lorsqu'elle fut arrivée tout près. Ils étaient allongés ensemble. Serrés les uns contre les autres comme des poupées dont on se serait débarrassé. Deux étaient inconscients, en état de choc, du fait de la perte de sang et de la douleur. Le troisième la regardait, les yeux grands ouverts, il tenait ses mains pressées contre son ventre.

“Calme, chuchota-t-elle. C'est moi, Katja.”

Il ne la reconnut pas.

Elle ouvrit la trousse de secours qu'elle avait prise dans le véhicule. La respiration du soldat s'accélérait. Elle se mordit les lèvres quand il desserra sa prise et que des boyaux blanchâtres apparurent entre ses doigts. Elle laissa tomber les pansements et s'empara d'une seringue. S'efforça de ne pas respirer trop fort quand elle sentit la puanteur.

“Tiens bon, chuchota-t-elle, en déchirant des dents l'emballage stérile. Reste avec moi.” Elle ignorait s'il l'entendait ou non. Ses râles n'avaient plus rien d'humain. L'aiguille traversa la peau et pénétra dans la veine. La morphine fit aussitôt

son effet. Katja le caressa sur la joue tandis qu'il sombrait dans l'inconscience. Même pas deux jours plus tôt, cet homme lui avait montré les photos de son fils, un minuscule nourrisson tout ridé, à peine sorti du ventre de sa mère. Elle se souvenait encore de la lumière et de la fierté dans les yeux du jeune père.

Le soleil qui atteignait son zénith la brûlait. L'air scintillait de chaleur, il lui cuisait les yeux. Est-ce qu'il y avait des ombres, là, au bord de son champ de vision ? Elle enleva la sécurité de son fusil. Au même instant, une balle se ficha dans le sable à côté d'elle. Un coup brutal, une douleur cuisante dans son épaule. Du sang noircit son uniforme.

\*

Un médecin se penchait sur elle. "Vous êtes réveillée ?"

Elle hocha la tête sans un mot. Sa gorge était sèche de poussière, comme toujours après une anesthésie. Elle cligna des yeux devant le néon, la lumière éblouissante au plafond de sa chambre d'hôpital, nota du coin de l'œil la perfusion près de son lit, le scintillement des appareils auxquels elle était raccordée. "Je vous ai apporté deux souvenirs." Le médecin posa quelque chose dans sa main et lui referma les doigts dessus. Katja sentit le contact du métal froid. Les projectiles extraits de son épaule. Ses trophées, désormais. On les leur donnait toujours quand ils s'en tiraient. Elle s'en était tirée. Pour cette fois.

\*

*15 mai*

Elle sursauta.

Elle respira violemment et son regard se posa sans les voir sur les jalousies mi-closes par lesquelles la lumière du soleil tombait en bandes sur les draps qui la recouvraient. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle remarqua l'homme de haute taille qui

se tenait dans la demi-pénombre près de la fenêtre et l’observait. Quand il vit qu’elle était réveillée, il fit un pas en avant.

“Eric”, laissa-t-elle tomber, surprise, en le reconnaissant.

Eric Mayer sourit, mais d’un sourire qui n’allait pas jusqu’à ses yeux sombres. “Comment vas-tu?”, demanda-t-il.

Sa voix faisait remonter des souvenirs à la surface. Depuis combien de temps s’étaient-ils vus pour la dernière fois? Cinq ans? Il n’avait pas changé, il avait toujours belle allure. Ses cheveux brun foncé, plantés dru, avaient la coupe militaire de rigueur, mais l’uniforme avait fait place à un costume de prix de couleur sombre. “Pourquoi es-tu ici?” voulut-elle savoir. Elle avait entendu dire qu’il avait désormais intégré le Service fédéral de renseignement, le BND. Les services secrets. Spécialiste des missions délicates. Ça ne la surprenait pas. Déjà, quand ils étaient ensemble dans les Forces spéciales, il était régulièrement utilisé pour des opérations secrètes et des missions de renseignement.

Il s’éclaircit la voix. “Une enquête interne est en cours sur l’attaque du convoi que tu accompagnais.”

Elle se sentit envahie par un grand froid. La chambre d’hôpital avec ses murs et ses draps blancs et frais disparut, s’effaça derrière un corps plié en deux, du sang et des intestins clairs apparaissant derrière des doigts sans force. Elle accusa le coup. “Je suppose que tu es chargé de l’enquête.”

Il hocha la tête, tira un siège à lui et s’assit. “Une grave accusation est portée contre toi.

— Je sais, dit-elle d’une voix ferme. Mais je ne l’ai pas tué. Je lui ai donné de la morphine pour atténuer ses souffrances.

— D’après les rapports médicaux, tu lui as donné une double dose.

— Je lui en ai injecté autant que nécessaire”, le corrigea-t-elle, et elle se remémora la situation, elle revit devant elle l’ampoule, la lumière du soleil qui jouait avec le liquide clair. La poussière et la sueur qui recouvraient le bras du soldat. Elle avait désinfecté l’endroit pour la piqûre, tout en sachant que ça n’avait aucune importance, qu’il allait mourir, quoi qu’elle fasse. “J’ai fait tout ce que j’ai pu pour lui sauver la vie, dit-elle. Mais il n’avait aucune chance.”

Mayer semblait ne pas avoir entendu sa remarque. “Ils ont regardé ton dossier et ils ont ressorti l’épisode de Somalie en 2006.”

Elle le fixa, l’air incrédule. La Somalie. La libération des otages. “Mais tu sais ce qui s’est passé, toi, lâcha-t-elle, tu y étais.

— C’est pour ça que je suis ici, dit-il calmement. Quelqu’un en ce moment veut te mettre sur la touche, et j’aimerais bien savoir pourquoi.” Toujours assis sur sa chaise, il se pencha en avant et plongea ses yeux dans les siens. “Tu as dit à ton chef que tu voulais retourner inspecter les lieux. Qu’est-ce qui s’est passé?”

Elle ne répondit pas tout de suite. Eric dégageait une telle assurance qu’elle avait beaucoup mal à s’y soustraire. Mais pouvait-elle lui faire confiance? Maintenant il représentait Berlin, la haute politique. Il était passé de l’autre côté. Là où on ne parlait pas de la guerre quand c’était la guerre. Il n’empêche que lui, contrairement aux politiques, il savait exactement comment c’était, *dehors, sur le terrain*. Il connaissait ce mélange de saleté, de sueur, de peur qui aiguisait les sens jusqu’à tout rendre insupportable. Il savait ce que ce mélange faisait de vous à la longue. “Les talibans nous étaient supérieurs, et pas seulement parce qu’ils connaissaient le terrain”, finit-elle par lui répondre avec prudence.

Mayer la regarda plus attentivement.

*Quelqu’un en ce moment veut te mettre sur la touche.* Il n’y avait aucun mystère, sinon Eric ne serait pas là. Mais qui était derrière tout ça, qui pouvait savoir ce qu’elle avait trouvé? Hésitante, elle tira le tiroir de la table de nuit, tâtonna un instant avant de mettre la main sur la boîte d’allumettes qui se trouvait à l’intérieur, et la lui tendit. Mayer l’ouvrit, en sortit les projectiles et les leva à la lumière. Il paraissait réfléchir intensément. Il connaissait les munitions aussi bien qu’elle. Il s’agissait là d’un matériel de haute qualité, qui n’avait pas souffert de l’impact sur l’os. Un matériel qui assurément ne venait pas de la récupération des stocks de l’armée russe. C’était du travail de qualité, la qualité allemande. Sans un mot, il rendit les balles à Katja. “Où les as-tu trouvées? finit-il par demander.

- Elles étaient dans mon épaule.
- Qui d'autre est au courant ?
- Personne, à part toi.
- Et le médecin ?”

Katja fit non de la tête. Le médecin qui avait extrait les projectiles de son corps n'avait aucune idée de la valeur du souvenir qu'il lui avait laissé.

“Comment font les talibans pour se procurer du matériel allemand comme ça ?” demanda-t-elle. Il ne répondit pas, et elle se demanda s'il en savait vraiment aussi peu qu'il en donnait l'impression.

“Nous sommes tombés dans un piège, accusa-t-elle. Jamais nos soldats ne se seraient fait tuer dans cette opération, si nous avions su ce qui nous attendait...” Elle luttait pour garder sa contenance. “Et si nous avions été mieux équipés.”

À voir la tête que faisait Eric, celui-ci savait très bien de quoi elle parlait, mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, une explosion secoua le centre de secours médicaux. Aussitôt, les sirènes se mirent à hurler. Eric s'approcha de la fenêtre et écarta les jalousies. “Après les dernières attaques, Berlin ne peut plus continuer à détourner les yeux sur les difficultés que nous rencontrons ici. Ils vont être obligés d'investir dans le matériel et dans la formation. Il y a une prise de conscience nouvelle et...”

Sa voix se perdit. L'explosion grondait dans les oreilles de Katja, la faisait trembler de tout son corps, accélérer son rythme cardiaque. La chambre disparaissait. À sa place : soleil cuisant, poussière. L'odeur du sang... Elle prit une profonde inspiration pour chasser tout ça de son esprit, elle écrasait la boîte d'allumettes dans son poing, avec les projectiles dedans...

“... et tu vas être rapatriée en Allemagne.” Les images s'évanouirent, chassées par la voix de Mayer. Il était toujours posté devant la fenêtre, regardant au-dehors. Katja avait la bouche sèche. Avait-il remarqué quelque chose ? Elle passa sa langue sur ses lèvres. Déglutit. “On... m'a déjà informée”, dit-elle en écho. Elle constata du même coup que, contre toute attente, sa voix lui obéissait.

Mayer se détourna de la fenêtre et fourra ses mains dans ses poches de pantalon. Même maintenant, son visage ne trahissait

rien, il cachait ses pensées et ses sentiments derrière ce masque impassible qui avait toujours été sa caractéristique, y compris quand ils étaient ensemble dans la même unité, c'est pour cela qu'elle savait qu'il n'en avait pas encore fini, qu'il y avait autre chose, quelque chose que ni l'un ni l'autre n'avait osé aborder jusque-là, et pour cause. Elle se prépara intérieurement, elle aurait préféré qu'il s'en aille. Mais au lieu de ça, comme il fallait s'y attendre, il parla. "Tu es déjà au courant, pour Chris, je suppose?" demanda-t-il.

Elle hocha la tête. Se tut. Se concentra sur un point du mur quelque part dans son dos. Chris accompagnait le second convoi, qui était tombé dans une embuscade en même temps que le sien. Six morts et quatre blessés graves. Elle s'interdisait d'y penser.

\*

### *Mazar-e Charif, Afghanistan*

Eric Mayer s'efforçait de ne pas poser les yeux sur le lit, sur la bosse qui manquait sous la couverture. C'était une vision d'horreur, un corps humain qui se terminait juste en dessous des hanches.

"On fait d'excellentes prothèses aujourd'hui, vraiment top, il y a eu des progrès très rapides ces dernières années, spécialement dans le domaine des moyens d'assistance médicale." Le médecin traitant faisait ce qu'il pouvait pour arborer un sourire confiant, un ton de voix encourageant. Les médecins avaient plongé Christian Frank dans un coma artificiel, son visage disparaissait sous un masque à oxygène.

"Bien sûr", répondit poliment Mayer. Il avait du mal à imaginer Chris dans un fauteuil roulant. C'était un autre homme qui vivait dans sa mémoire, un homme qui dansait le sirtaki sur une plage chypriote, complètement saoul, une bouteille de raki à la main, et qui pourtant posait chaque pas sur le sol dans un accord parfait avec la musique toujours plus rapide. Chypre avait été leur dernière mission commune. "Si jamais je deviens vieux, lui avait dit Chris, c'est ici que je prendrai ma

retraite.” Il avait assez de joie de vivre pour toute une compagnie. Maintenant ses mains brunies, qu’il savait si sèches et nerveuses, reposaient, inertes, sur le drap blanc. Ses yeux étaient fermés, et Mayer se demandait s’il ne vaudrait pas mieux qu’ils le soient pour toujours.

“L’un des véhicules s’est renversé sur lui, il s’est retrouvé bloqué, les deux fémurs broyés. L’amputation était la seule solution pour lui sauver la vie”, dit le médecin, et ce n’était sans doute pas la première fois qu’il se voyait obligé de redonner de l’espoir là où il n’y en avait plus aucun. “Il apprendra à vivre avec son handicap. Il a de la volonté. Sinon il serait mort depuis longtemps.” Le regard que lui lança Mayer le fit se taire sur-le-champ.

“Je voudrais rester seul avec lui un petit moment”, dit Mayer.

Le médecin hésita un instant, puis il quitta la pièce. Mayer regardait la puissante cage thoracique de Chris se soulever et s’abaisser au rythme impulsé par l’appareil respiratoire. Il devait être rapatrié le lendemain en Allemagne. De nouvelles opérations suivraient. Des mesures de rééducation. Les souffrances resteraient. Chris n’avait pas de famille, pas d’enfants, pour qui il aurait eu un sens de continuer à se battre. Depuis plus de quinze ans, il n’avait d’autre maison que les zones de conflit de la planète, et Mayer ne savait que trop bien à quel point la vie en Europe pouvait devenir étrangère, à quel point il était difficile de se réintégrer dans la normalité de la civilisation.

Les affaires personnelles de Chris étaient posées sur un plateau, à côté du lit. Étant en opération, il avait eu peu de choses sur lui. Mayer prit le mobile. Il était éteint. Au-dessous, un carnet à couverture de cuir. Sur le côté intérieur de la couverture il trouva, à sa grande surprise, une photo de Katja. Mayer la contempla, pensif. Les cheveux blonds coupés court tombaient en boucles revêches sur le visage, ses yeux bleus et brillants dégageaient comme toujours une énergie inébranlable. Ainsi donc, ces dernières années, après que lui-même eut quitté le KSK, ce qui unissait Chris et Katja était devenu un peu plus que de l’amitié. Il lui faudrait découvrir jusqu’à quel degré d’intimité était allée leur relation. Il feuilleta le carnet. Parcourut les dernières notes. Puis il le glissa dans sa poche avec

le mobile. Chris n'en aurait pas besoin les jours suivants, et ils pourraient exploiter son contenu.

Peu après, Mayer quitta le bâtiment abritant l'hôpital de la Bundeswehr. Sur la route de l'héliport, il s'attira quelques regards curieux, dus au fait notamment qu'il ne portait pas d'uniforme. Son pilote l'attendait au pied de l'appareil. Mayer grimpa dans l'hélico, attacha sa ceinture et jeta un dernier regard derrière lui avant que l'engin ne s'élève dans les airs. Le camp militaire disparut rapidement quand ils prirent de la hauteur et mirent le cap sur Kaboul. Le paysage de l'Afghanistan défilait sous leurs pieds dans une monotonie de bruns. Devant eux, le massif montagneux de l'Hindou-Kouch, au centre du pays, se dressait jusqu'à la frontière pakistanaise. Kaboul se trouvait sur un haut plateau, à presque deux mille mètres d'altitude. Au nord-est se profilaient des sommets escarpés couverts de neige, dont certains culminaient autour de sept mille mètres, c'était une région inhospitalière, rétive à toute domination étrangère et qui offrait des possibilités infinies de repli et de cachettes. Les Afghans étaient un peuple rude, passé maître dans l'art de la résistance depuis des générations. Les Mongols, déjà, avaient échoué à conquérir ce pays, et tous ceux qui s'y étaient essayés à leur suite. L'intervention des troupes de l'Isaf durait elle aussi depuis presque dix ans déjà et le nombre des victimes n'avait cessé de croître, de plus en plus rapidement, au cours des dernières années. Et avec elles croissait la lassitude de la guerre. Les temps où la population saluait les soldats d'un petit geste de la main pendant leurs patrouilles étaient révolus depuis longtemps. Même les enfants avaient déserté les bords des routes. Les gens se repliaient de plus en plus sur eux-mêmes, la méfiance et la peur primaient désormais dans les relations avec les étrangers, et le nombre des attentats et des embuscades augmentait de façon exponentielle. Le destin de Chris, aussi affreux qu'il fût, n'était qu'un destin entre mille, conséquence d'une guerre ingagnable. Et pourtant, cette dernière embuscade, particulièrement dévastatrice, représentait un point de non-retour.